

CAMILLE LESUR

D'après une histoire vraie

LE DERNIER DÎNER

JouVence
roman

**« J'ai accepté par erreur,
ton invitation
J'ai dû m'gourer dans l'heure,
j'ai dû m'planter dans la saison. »**

Les mains posées sur le volant, je plisse les yeux pour mieux voir la route. Dehors, le ciel pleure sur le bitume sombre. À cette heure-ci, Mantes-la-Jolie n'est plus qu'une ville de banlieue triste, sale et froide. Quelques retardataires hâtent le pas sur le trottoir glissant. Pliés sous leurs manteaux, ils tentent de glisser la tête sous le col pour se protéger de l'eau glacée qui s'infiltre partout. Sous les vêtements trempés, sous les portes fermées, dans les cœurs serrés.

« Tu crois que j'aurais dû mettre une chemise ? » Jeanne hausse les épaules et garde les yeux collés à la vitre ; comme souvent, elle ne me répond pas. Sans me déconcentrer de la conduite, je lui jette un regard rapide. Encore ce vieux pull informe. En remontant le fil de mes souvenirs, je crois que je connais ce pull depuis notre rencontre. Comme elle,

il était doux, pétillant, et donnait envie de la serrer contre soi pour ne plus jamais s'en détacher. Comme elle, il est devenu terne, rêche et sans vie.

« Tu portes encore ce pull ? » De nouveau, je n'obtiens pour toute réponse qu'un haussement d'épaules, et Jeanne resserre les mains autour de ses bras comme pour protéger cette boule de poils immonde. Toujours, ce silence. Je ne sais plus à quel moment nous avons arrêté de nous parler, arrêté de rire, arrêté de nous plonger l'un dans l'autre. Je coince une cigarette entre mes lèvres, et d'un geste sec je fais tourner la molette du briquet. J'inspire profondément, la chaleur de la fumée descend dans ma gorge, envahit mes poumons, puis remonte dans mon nez dans un soupir de soulagement.

« Je n'aime pas quand tu fumes dans la voiture. » Ce sont les premiers mots que Jeanne m'adresse de toute la journée. Malgré la pluie, elle enfonce son doigt sur la commande de sa vitre et la fumée s'échappe en un éclair, chassée par l'air glacé du mois de novembre. L'eau fouette l'intérieur de la voiture, glisse le long du cuir, s'écrase sur les sièges. Je tire encore une bouffée, puis je pince le filtre entre mon pouce et mon index, et d'un geste expérimenté j'expulse ma tige incandescente par la fenêtre ouverte.

Cling. Le tintement du verre contre le rail, sous le siège, me fait ralentir. La bouteille de vin roule aux pieds de Jeanne depuis notre départ ; à chaque impact, je me demande si elle ne va pas se briser. Je pourrais lui demander

de la ramasser mais je sais qu'elle l'entend aussi, et qu'elle attend l'explosion. Ce moment où le verre cédera enfin aux multiples impacts, et souillera l'intérieur de ma voiture d'une odeur impossible à faire disparaître. La voix froide et féminine du GPS nous libère enfin de ce silence tendu, nous sommes arrivés. Jeanne ramasse la bouteille, intacte, et sort de la voiture. J'hésite à la retenir lorsque sa main saisit la poignée, puis je me ravise. Après tout, ce dîner, c'est son idée.

Quelques jours plus tôt, quand Jeanne m'a raconté sa rencontre avec cette femme, dans une galerie dont je n'avais jamais entendu parler, comme souvent, la discussion a viré à la dispute. D'après Jeanne, l'inconnue se serait présentée comme une admiratrice – j'ai toujours du mal à y croire –, l'aurait invitée à dîner, et aussi simplement que cela, Jeanne aurait accepté. La carrière de Jeanne est au point mort depuis si longtemps, je me suis étonné d'abord que ses toiles soient encore exposées quelque part, ensuite qu'elle ait accepté aussi facilement de se lier avec une inconnue. « Il y a quelque chose chez elle qui m'a donné envie de la connaître. – Tu es tellement naïve, qu'est-ce que tu sais vraiment à propos de cette femme ? » Le reste de la conversation n'avait été qu'un match de ping-pong sans fin. Amer, j'avais enseveli la gifle de trahison qu'elle venait de m'infliger – je découvrais que Jeanne fréquentait encore les galeries sans plus jamais m'en parler – sous une avalanche de reproches.

Jusqu'à ce soir, j'étais certain que Jeanne allait annuler ce dîner. Nous n'avions plus échangé que les mots nécessaires au quotidien depuis notre dispute, je pensais que la question était réglée. Mais quand je suis rentré à la maison et que je l'ai trouvée, parée de ce pull que j'ai en horreur et qu'elle ne porte plus que pour les occasions particulières, j'ai compris qu'elle n'avait pas changé d'avis. Malgré la pluie, malgré le froid, malgré le silence, nous irions dîner chez cette inconnue.

Étonné mais curieux de la trouver si décidée, j'ai attrapé une bouteille au hasard dans la cave à vin – une parmi celles du bas, que j'achète en supermarché et qui sont réservées aux soirées auxquelles je n'ai pas envie d'aller –, puis je suis retourné m'installer derrière le volant en attendant que Jeanne me rejoigne. Recluse dans notre maison depuis quelques mois, Jeanne ne sort plus que pour prendre le bus qui la conduit à l'école Notre-Dame où elle dispense des cours d'arts plastiques à des gosses distraits. Le reste du temps, elle est avachie sur le canapé du salon, à avaler les uns après les autres les programmes diffusés par la télévision qui lui grillent le cerveau mais lui donnent l'impression d'être attendue quelque part. Ses pinceaux, devenus secs et cassants, sont rassemblés dans un vieux carton remisé sur une étagère du garage. Il y est inscrit « Baguettes magiques », mais la magie s'est envolée depuis longtemps et le carton est resté scellé par une large bande de ruban adhésif, décourageant quiconque aurait la vague envie de jeter un œil à l'intérieur.

Lorsque Jeanne m'a rejoint dans la voiture, je me suis senti gêné par cette proximité. Je respirais son parfum, l'odeur de son shampoing, toutes ces petites choses qui se diffusent dans l'air sans qu'on les remarque, envolées entre quatre murs et un salon de cent mètres carrés. Cela faisait si longtemps que nous ne nous étions pas retrouvés si près l'un de l'autre dans un espace clos. J'ai chassé ces pensées, actionné la porte électrique du garage, Jeanne a rentré l'adresse dans le GPS, et nous avons traversé la nuit en silence, encore.

Jeanne a traversé la pluie en courant, elle m'attend devant la porte de cette maison inconnue. La bouteille serrée contre sa poitrine, elle se protège des gouttes sous le renforcement de l'entrée. Elle me jette un regard interrogateur, je sors à mon tour de la voiture et la rejoins au moment où elle appuie sur la sonnette. La porte s'ouvre sur nos sourires composés à la va-vite, le mien disparaît immédiatement lorsque je te reconnais, la terre vient de s'ouvrir sous mes pieds.

« Au clair de la lune, Mon ami Pierrot. »

Février 1985, trente-six ans avant le dîner

— **T**'as déjà été amoureuse, toi ?

— Je sais pas trop, les garçons, tu sais, c'est toujours pareil avec eux...

Allongés sur le dos dans l'obscurité, Rebecca et moi sommes cachés sous le drap que je retiens avec mes bras au-dessus de nos visages. Rebecca tient dans ses mains la veilleuse solaire que mon oncle lui a offerte pour Noël, sur nos pyjamas d'enfants s'étalent des emballages goût caramel. La pâle lueur de la veilleuse éclaire nos visages ; dans cette ambiance fantomatique nous mastiquons les bonbons qui collent à nos dents et nous font saliver.

J'ai six ans, et Rebecca est ma meilleure amie. C'est aussi ma sœur, c'est pratique, comme ça, elle connaît déjà toute ma famille, je n'ai pas besoin de lui expliquer. Quand j'ai

peur de Folcoche, elle comprend. Rebecca aussi elle a peur, mais elle ne le montre pas, jamais. Alors parfois j'oublie, et je me dis qu'elle n'a peur de rien. Folcoche, c'est notre mère, comme dans *Vipère au poing*. La première fois que j'ai lu ce surnom, Folcoche, j'ai pleuré tellement j'étais soulagé d'apprendre qu'il n'y avait pas que la nôtre, de mère, qui faisait peur à ses enfants. Ensuite, j'ai tourné les pages les unes après les autres jusqu'à la fin du livre, et j'ai décidé de rebaptiser notre mère comme ça. Folcoche, ça lui allait vachement bien. C'était comme un nom de code, un secret. J'ai tanné Rebecca pour qu'elle le lise aussi, elle n'a jamais voulu. Elle disait qu'elle en avait assez d'une dans sa vie, de Folcoche. Mais elle a été d'accord quand même pour qu'on l'appelle comme ça, parce qu'elle me faisait un peu moins peur, du coup.

– Pourquoi c'est pareil avec les garçons ?

– Ils sont tous bêtes, ils ne pensent qu'à la bagarre et au football. Même quand je leur fais un bisou, ils le prennent et s'en vont tout de suite jouer ailleurs.

Rebecca est ma petite sœur, pourtant j'en sais toujours moins qu'elle sur tout. Elle sait comment attraper les bons-bons deux par deux sans que Folcoche s'en rende compte, moi, je transpire rien qu'à l'idée de m'approcher de la boîte en métal, j'ai peur que Folcoche ne la referme sur mes doigts. Alors Rebecca en prend deux, elle en met un dans sa bouche et cache l'autre dans sa manche, puis elle les range sous la latte du parquet, celle qu'elle a décollée

sous son lit. Et la nuit, quand tout le monde est couché, elle me rejoint sous la couette et elle partage son butin avec moi. Elle est comme ça, Rebecca, elle n'a peur de rien. Même pas d'aller sous son lit en pleine nuit.

– Bah, moi, aucune fille de l'école ne m'a jamais offert un bisou. Si ça arrivait, je tomberais tout de suite amoureux d'elle et je la lâcherais plus jamais, j'aime pas me battre en plus.

– Mais t'aimes le football.

– Ça, c'est vrai, j'aime bien le football. De toute façon, Folcoche me laisse pas apprendre à jouer et les garçons de ma classe, ils sont tous inscrits au club, je suis le plus nul ; c'est pour ça qu'ils me choisissent pas dans leur équipe. Je suis toujours remplaçant. Alors tu vois, je préférerais avoir une amoureuse, je ne veux plus être remplaçant.

Rebecca, c'est la plus belle fille de l'école. Moi, avec mes oreilles en chou-fleur et mes deux pieds gauches au football, je ne suis pas la vedette. Heureusement, je n'ai pas de lunettes. Antoine Petibois, lui, en plus d'avoir des oreilles en chou-fleur et d'être nul au football, il a des lunettes. Et tous les mois il doit les faire réparer parce qu'elles finissent par se casser pile au milieu. Une fois, il a même eu un coquard. Il a dit que c'est parce qu'il avait fait une tête au football pendant la récré, mais moi je sais que c'est pas vrai. Antoine Petibois, il est toujours assis avec moi sur le bord du terrain, lui aussi il est remplaçant. Sauf que moi, comme je n'ai pas de lunettes, je ne prends pas de ballon

dans la figure. Ce serait moins drôle. De toute façon, j'ai pas besoin de lunettes, quand j'y vois mal au tableau, je demande à Johanna. Johanna, c'est ma voisine de classe, elle aussi elle a des lunettes. Les verres sont tellement épais qu'on dirait qu'ils dépassent de sa monture. À un moment elle portait un bandeau sur un œil, comme les pirates. C'était marrant. Moi, j'aurai jamais de lunettes.

- T'as jamais fait un bisou à une fille ?
- Bah non.
- Mais tu sais comment on fait au moins ?
- Bah non.
- Bon, si tu veux, je te montre, comme ça, tu sauras.

Rebecca, elle a peur de rien. Rebecca, c'est la plus belle fille de l'école. Mais Rebecca, c'est ma sœur aussi.

- D'accord.
- Ferme les yeux.
- Rebecca ?
- Quoi ?
- J'ai peur.
- T'as peur de tout, de toute façon. Ferme les yeux.
- D'accord.

Je ferme les yeux, et puis mon cœur s'arrête.

- Mais qu'est-ce que c'est que ça ?

LE DERNIER DÎNER

Soudain, il fait froid. À la lumière pâle de la veilleuse, le visage furieux de Folcoche se détache dans l'obscurité. D'une main elle tient le drap qui nous protégeait de la nuit, de l'autre elle nous pointe de son doigt crochu. Je n'ai pas le temps d'en voir plus, je me suis évanoui.